

## Recherches sociographiques



Ginette MICHAUD, *Ferron post-scriptum ou les contours de l'oeuvre*, Outremont, Lanctôt Éditeur, 2005, 374 p. (Cahiers Jacques Ferron.)

Stéphanie Bellemare-Page

Volume 48, numéro 1, janvier–avril 2007

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/016255ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/016255ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Département de sociologie, Faculté des sciences sociales, Université Laval

ISSN

0034-1282 (imprimé)

1705-6225 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Bellemare-Page, S. (2007). Compte rendu de [Ginette MICHAUD, *Ferron post-scriptum ou les contours de l'oeuvre*, Outremont, Lanctôt Éditeur, 2005, 374 p. (Cahiers Jacques Ferron.)]. *Recherches sociographiques*, 48(1), 207–209. <https://doi.org/10.7202/016255ar>

autour de l'identité de l'auteur et de l'authenticité du texte) après la publication de *L'avalée des avalés* en 1966 chez Gallimard à Paris. D'autres études, plus ciblées, sont consacrées aux jeux ducharmiens avec le nom propre, l'intertexte et les discours figés. Ainsi, Lucie Hotte-Pilon s'intéresse-t-elle à la signification des patronymes et Élisabeth Nardout-Lafarge à l'onomastique juive et aux stéréotypes juifs constituant un « déjà dit » du discours social. Susanna Finnel démontre le renversement dans *Les Enfantômes* des modèles utopiques anciens (ceux de *Jean Rivard* d'Antoine Gérin-Lajoie) alors que Janusz Przychodzen retrace le travail sur les références à Nietzsche, Rimbaud et à la philosophie bouddhiste dans *Dévadé*.

À lire ce recueil dans l'ordre chronologique, on constate que la critique plus récente (à partir du milieu des années 1990) est moins sensible à la seule capacité de contestation langagière et sociale inscrite dans les romans de Ducharme et plus attentive au retour du signifié, à l'intime et aux questions identitaires jusqu'alors peu explorées. Les articles de Jean-François Chassay donnent cette nouvelle orientation dans la réception de l'œuvre en montrant par exemple la présence de la maladie et de la douleur physique dans *Va savoir* ou la signification du bavardage dans *L'hiver de force* comme symptômes de la crise sociale occidentale à l'« ère du vide » (du capitalisme hédoniste). Parmi ces nouvelles approches se situe également l'étude des stratégies paratextuelles (la pratique des épigraphes par Ducharme) proposée par Marie-Andrée Beaudet. Sa lecture des effets parodiques à l'égard de la *doxa* littéraire consacrée permet d'observer, au détour d'une analyse institutionnelle, comment l'usage « des figures d'inversion associées au manque et à l'inculture » traduit une forme de revendication du statut de « littérature mineure » (désacralisant les discours autoritaires) propre aux littératures francophones. Les travaux réunis dans cet ouvrage rendent ainsi compte de l'évolution de la critique universitaire sur les romans de Ducharme, de multiples lectures, interrogations et méthodes d'analyse qui permettent de prendre la mesure de la singularité d'une entreprise romanesque qui n'a pas d'équivalent dans la littérature québécoise.

Jozef KWATERKO

*Institut d'études romanes,*  
*Université de Varsovie.*

---

Ginette MICHAUD, *Ferron post-scriptum ou les contours de l'œuvre*, Outremont, Lanctôt Éditeur, 2005, 374 p. (Cahiers Jacques Ferron.)

Dernier titre de la collection Cahiers Jacques Ferron – consacrée à la publication d'inédits et d'études récentes sur l'œuvre de l'auteur décédé en 1985 – *Ferron post-scriptum* rassemble une douzaine d'articles signés Ginette Michaud,

publiés au cours des vingt dernières années dans différentes revues ou ouvrages collectifs, et portant sur ce qu'elle nomme les « contours de l'œuvre » : ses correspondances, ses manuscrits et principalement son recueil posthume, *La conférence inachevée*. Cet angle particulier permet de mettre en évidence certains aspects moins connus de l'œuvre de Ferron, tels que sa bibliothèque imaginaire, anglaise ou française (« Lire à l'anglaise »), ses chroniques littéraires (« Ferron, critique et lecteur ») ou alors les lettres au père, qui mettent à l'avant-plan toute la généalogie de l'œuvre. « C'est en écrivant des lettres que j'ai appris à faire des livres », affirmait-il. Plusieurs études portent également sur la nouvelle intitulée « Le pas de Gamelin », un des textes les plus troublants de l'auteur qui s'appuie en grande partie sur sa propre expérience en milieu psychiatrique ; fortement marqué par une « infiltration biographique », il nous présente un autre Ferron, moins politique, plus intimiste.

Comme le remarque Michaud dans « Jacques Ferron au regard de ses autres », cette image est renforcée à la lecture de l'échange épistolaire entre l'auteur et les membres de sa famille. Ses lettres, qu'elle considère comme « la structure la plus fondamentale et la plus permanente de l'œuvre », sont néanmoins empreintes d'une certaine ambivalence, d'un « mouvement alterné d'exhibition et d'effacement, de mégalomanie et d'humilité, de grandeur et de défaites », signes de la modernité de Ferron. Modernité qui s'affiche également de façon manifeste par le caractère hybride de l'œuvre, révélée notamment à la lecture des manuscrits de son dernier recueil, devant d'abord porter le titre de « Contes d'adieu » : sur le plan strictement de la forme, par le truchement de différents genres littéraires, et sur le plan du contenu, par la volonté de réunir des objets hétérogènes. *La conférence inachevée* est une réussite à cet effet, Ferron étant parvenu en outre à faire entendre plusieurs voix qu'on lui reconnaît, celles de médecin, de conteur, et celle, plus personnelle, de l'autobiographe. Réussite, certes, mais dont certains aspects nous échappent toujours, en raison de l'état fragmentaire du texte et de l'incertitude qu'il laisse transparaître. Explorer ce mouvement du posthume au prélude, d'une extrémité à l'autre – car « entre l'œuvre et l'archive, les comptes ne sont pas tirés, l'un refait ce que l'autre défait, et inversement » – nous aura sans doute permis de prendre conscience une fois de plus du caractère singulier de l'œuvre ferronienne : il semble en effet que les manuscrits soient tout aussi éclatés que ses contes et récits, constat que fait Michaud dans « De Varsovie à Grande-Ligne : l'œuvre in extremis ». « Les parties sont condamnées à errer, tant d'un bout à l'autre de l'œuvre publiée, que dans les fragments épars du manuscrit. »

La lecture parallèle des lettres et textes posthumes fait donc découvrir un autre visage de l'auteur qui, s'il reste toujours préoccupé par les mêmes questions historiques, politiques, identitaires ou médicales, laisse néanmoins transparaître une certaine angoisse par rapport à son écriture, le sentiment perdurable que son œuvre lui échappe. Là se trouve probablement l'un des apports importants de l'ouvrage de Ginette Michaud : il nous révèle une fois de plus la potentialité de l'archive qui, tout en jetant un éclairage nouveau sur l'œuvre ferronienne, nous

renseigne également sur le regard que posait l'auteur sur sa propre démarche créatrice.

Stéphanie BELLEMARE-PAGE

---

Amélie NADEAU, *Une passerelle entre le réel et l'imaginaire. L'univers musical dans les Chroniques du Plateau Mont-Royal de Michel Tremblay et L'Oratorio de Noël de Göran Tunström*, Montréal, Imaginaire Nord, 2005, 148 p. (Droit au pôle.)

Amélie Nadeau inaugure la collection Droit au pôle du Laboratoire international d'étude multidisciplinaire comparée des représentations du Nord avec un ouvrage abordant la problématique du réel et de l'imaginaire en littérature. Par l'étude comparée de *L'Oratorio de Noël* de Göran Tunström et du cycle des *Chroniques du Plateau Mont-Royal* de Michel Tremblay, l'auteure veut montrer comment, par un jeu de références, la musique joue un rôle médiateur entre les mondes réels et imaginaires représentés dans ces romans. L'analyse se concentre autour de deux personnages, Marcel Tremblay et Sidner Tunström pour qui l'imaginaire et la musique revêtent une signification particulière. Amélie Nadeau s'attarde d'abord à décrire et à qualifier l'imaginaire dans les romans à l'étude. Affichant certaines caractéristiques du réalisme magique, les romans de Tremblay et Tunström ont en commun de développer un monde imaginaire dépendant du monde réel qui « émerge de la réalité objective » (p. 59) et prend parfois une dimension matérielle. Ils présentent un imaginaire qui, plus que ludique, est nécessaire pour Sidner et Marcel, pour qui le réel est insupportable. L'auteure décrit aussi de quelle manière la musique constitue un pont entre les pôles du réel et de l'imaginaire (chapitre 2). Positivement connotée, la musique occupe pour les personnages de Tunström et Tremblay diverses fonctions : elle est rassembleuse, pacifiante, peut suspendre le temps et consoler. Souvent elle-même imaginée, elle transforme la perception du réel ; elle annonce ainsi pour Sidner et Marcel la perte progressive de la raison, car elle permet de « franchir le seuil entre le réel et l'imaginaire, mais aussi, celui entre l'imaginaire et la folie » (p. 108). Le troisième et dernier chapitre est consacré à la disparition de l'imaginaire après l'enfance chez les deux personnages : le passage à l'âge adulte, marqué chez Marcel par la puberté et chez Sidner par la naissance d'un fils, se caractérise par un glissement vers la folie, état réversible pour Sidner mais permanent pour Marcel.

Si, dans le roman de Tunström, la musique de Johann Sebastian Bach constitue un intertexte clairement identifié (par le titre du roman et par des extraits textuels de *L'Oratorio de Noël* de Bach insérés dans le récit), les références musicales sont moins nombreuses et moins explicites dans les *Chroniques du Plateau Mont-Royal*. Toutefois, la musique joue un rôle central dans le monde merveilleux des *Tricoteuses*, qui apprennent le piano à Marcel, héritier du talent musical de son grand-oncle Josaphat-le-Violon. Amélie Nadeau fait d'ailleurs remarquer à juste titre que ce n'est pas la quantité de références musicales dans un récit qui détermine